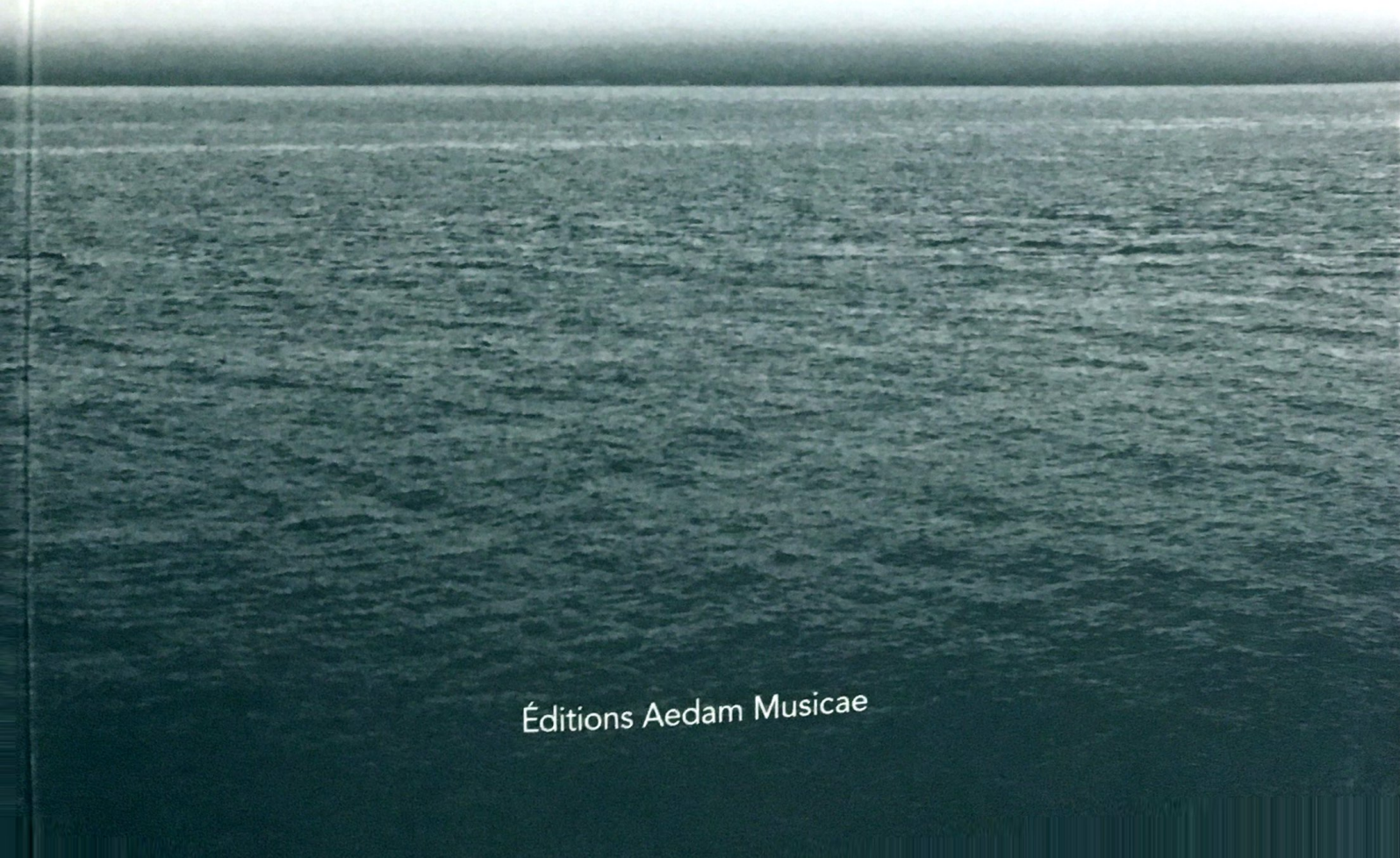
Jean-Noël von der Weid

Papiers sonores



Éditions Aedam Musicae

11. Joëlle Léandre (*1951)

Joëlle Léandre est une personnalité rare : compositeur, improvisateur, chanteuse et performeuse, peintre et poète, pédagogue. Elle joue d'un gros instrument, ronchon et apparemment engourdi, le plus grave des cordes, la contrebasse, et considère la musique comme un matériau universel; en faire, la vivre est un métier créatif constant, une aventure, une lutte, une liberté dans la révolte. Brillantes études classiques au Conservatoire national supérieur de Paris, découverte du jazz grâce à un disque de Slam Stewart, le contrebassiste chantant, rencontre déterminante avec John Cage (d'illustres autres créateurs et découvreurs tels que Giacinto Scelsi, Sylvano Bussotti et Vinko Globokar, Anthony Braxton, composèrent pour elle). La musique qu'elle joue, volontiers « comprovisée », à savoir composée en improvisant, souvent elle la partage avec d'autres éminents musiciens, comme ici l'étonnant (dense et léger, profond) accordéoniste et compositeur Pascal Contet (*1963).

Lequel fonde un nouveau répertoire (quelque trois cents œuvres), maintes fois à la croisée de genres et de styles, pour la souventefois méprisée « boîte à frissons », l'accordéon. Lui, Contet, le voit comme « du hors-piste, un chemin non balisé », et qu'il aime « enlacer ». Il le métamorphose l'accordéon (ainsi que son écoute), le confronte, pour en mieux connaître l'évolution, avec des instruments frères (ainsi le sheng chinois), l'ouvre à des nouvelles esthétiques, suscitant des pièces de compositeurs réputés.

« *3* » (2014)

Joëlle Léandre (contrebasse), Pascal Contet (accordéon)

Quatre

Ça commence comme une musique en socquettes blanches et jupe plissée : c'est l'heure des pâtres, le cri d'un oisillon perce l'azur, ça mélodise

à tout va. Mais très vite cette bucolique est brisée par la scansion de sons lourds qui ouvre le dialogue entre le gros bonbon de bois (la contrebasse) et la boîte du diable (l'accordéon) : le crin glisse, effleure et râpe dans le grave, fouille et remue, claque ; les boutons de la boîte, par salves – chaque voix est audible –, persiflent, pour s'assouvir, comme par usure, navrés… Le laps est bref. Les voix renaissent, chantent, sinuent, s'étirent… ou éclatent et effacent les dernières certitudes de ceux qui ne dépassent pas de bornes. Parfois les voix s'entrecroisent, se provoquent, hésitantes ou résolues, c'est alors la fugue de l'une, l'ostentation de l'autre. À quelques decrescendos suppliants succède une aube neuve (celle d'été, que l'on embrasse).

Soixante

Stupeur. Les chocs sont vifs, sur le bois de l'instrument, pendant que fouaille l'archet au fond des sons. L'accordéon, lui, flambant dans le soleil, montre ses doigts d'acier : voltes en des échelles escaladées et dégringolées, vertiges déversant des envolées au zénith… Cette brusquerie trouble et inquiète, insensiblement nous fait glisser dans des zones imprévisibles… des amarres en nous se coupent. Les monologues monomaniaques reprennent dans un bacchanal d'où émergent, parmi slaps, pizz, caillots de croches et autres chocs, des volutes et des enroulements blagueurs, accompagnés de mystérieux bruits de pluie… ou de brusques souffles de vent. Et c'est l'irruption de la voix, matière toute première dialoguant avec la basse et avec sa chair, à elle, Joëlle. Pas de mots, grands ou gros, la voix remue sur des vocalises monosyllabiques, ou dégoise de galantes onomatopées, qui nous *parlent*, intimement ; le balancement lancine tandis que le chant tourne au cri… Le rythme des éclats s'accélère, les timbres multiplient leurs différences. Tous ces crescendos affolés étant soutenus, amplifiés par l'accordéon. La longue acmé du dialogue peu à peu s'apaise, la voix belle, grave et descendante, dans un léger soubresaut, s'arrête.

Vingt-neuf

On saisit la balle au bond, se tient par la barbichette, les répliques sont piquantes, le ton taquin. Peu à peu, cette gaîté s'embue. Les miroirs

jumeaux se lézardent, de petites vagues plissent le face-à-face, les sons de l'une, caverneux, s'épaississent pendant que l'autre joue sa *prima donna,* frime dans les aigus. Mais les revoilà qui se retrouvent et s'ensorcellent... Fini, le chacun pour soi !... Les voix s'entrelacent, verveuses, tout s'accélère, les rythmes tressautent, s'évanouissent, les accords, assénés, font trembler leur mystère... La colère alors surgit, impuissante à freiner cette course à l'intime coïncidence... Seule solution : modérer le mouvement, et s'excuser pour le dérangement.

Seize

Magie de longues notes tenues et lointaines qui s'avancent, celles de l'accordéon agacé par les interrogations sombres mais chantantes de la basse... et elle insiste, la grosse bête, comme si elle cherchait une rime à apoplectique ou à cyclone. La perception s'affûte, l'oreille pense (qu'un texte, ça s'écoute, par exemple). Ce qui semblait être un dialogue de fantômes enclos dans leur idiome s'avère monologues parallèles, foisonnements de sons, sévères pour l'un, enjôleurs pour l'autre. Chacun sa dissonance ! ou son voluptueux saccage ! Lui : « Pas de coup de foudre ! Plus de sfumato *drammatico* ! Je rêve de surfer sur le soleil, moi ! » Elle : « Je suis comme ça, je joue comme ça... Et j'aime ça à en crever... Et mes sons crient de joie de ne pas être des mots ! Si vous saviez comme je ne m'idolâtre pas ! Alors fermez-la ! » Les insoumis arrachent le corset, mettent le cri à nu ; jamais ne s'estompent les différences quand l'improvisation mène la chasse : à tout moment se trament trouvailles et hardiesses au point de maquiller nos souvenirs.

Trente-cinq

Un air de mystère, une étrange façon de sourire à ses sons pourrait laisser penser que l'accordéoniste incline à la rêverie dans les pourpres et les ors pâles de quelque couchant ossianique. Mais des accords, compacts et pesants, émiettés par mille boutons, ou bizarrement amassés, propagent des ombres vastes qui envahissent tout l'espace sonore. L'espace est musique, qui creuse le ciel, on sait l'antienne ! Pourtant. On colle son front

à la fenêtre : on reconnaît des clairs-obscurs… partout des clairs-obscurs. On ressent crûment des crescendos impatients – molosses contenus dans des cages – et des decrescendos sceptiques, quand la mélodie, chimère imprenable, peu à peu se tait.

Cinquante-trois

Trop habités par la musique ces musiciens, ils ne peuvent empêcher que leur musique lance des sons comme des appâts, ou des chausse-trappes, coucou le loup n'y est plus ! L'un, hargneux, étire ses notes, les saccade, les staccate… L'autre, ingénue, raidit ses airs, grosses lamentations, ou les prépose aux choses vagues ! Halte là, musiciens ! trop d'inadéquations ! Ça s'adoucit… on affecte de reprendre le dialogue, chacun épouse, de l'autre, les intempéries… Pas longtemps. Les unissons dissonent, le ton monte, on le hausse, encore et encore, la furie mène les jeux… ça déferle, on s'acharne, assène ses aigus, décoche ses graves, déverse d'un bout à l'autre de l'espace des gammes arrogantes, lesquelles, progressivement se nuancent pendant que les rythmes mollissent, que s'élèvent angoissés de longs appels implorant… pleurant ? et que la contrebasse, comme à jamais solitaire, fait la lente ascension d'une profondeur de plus en plus grande, de plus en plus sombre et de plus en plus inconnaissable.

● Joëlle Léandre, contrebasse & Pascal Contet, accordéon « *3* ». Ayler Records, 2014.